

DIALOGUE LITTÉRAIRE

Adorer le sot qui réussit, ne pas s'attrister à la chute d'un homme de talent, est le résultat de notre triste éducation et de nos mœurs, qui poussent les gens d'esprit à la raillerie et le génie au désespoir.

BALZAC.

Pourquoi vous occupez-vous de littérature ? me demandait un ami, avocat dont la fortune est faite et d'une belle réputation au barreau. Les plunitifs et les dossiers n'ont pas tout à fait absorbé son intelligence ; il est parfois railleur hors de ses paperasses. Je l'appelle Hortensius. C'est avocat est un viveur qui a connu Lisette, membre du *Stadacoma Club*, et qui aime à causer *inter pocula et amicos*. Il m'arrive souvent d'aller le visiter dans les soirées d'hiver. Nous devisons joyeusement, dans une demi-clarté, aux luciers du punch éclairant de reflets rougeâtres les vieux cadres et les panneaux sculptés de sa bibliothèque, et nous suivons de l'œil, dans la pénombre du plafond, les fantaisies éclofées de nos rêves. Il me raconte ses succès au barreau et ses belles fortunes dans le monde, et je lui parle de littérature ; il s'étonne toujours de la gloire des lettres et de leurs noms fameux ; il n'en comprend pas la sublimité éternelle.

HORTENSIOUS. — Quelle manie de cultiver les lettres en ce pays ! C'est un travail stérile. Pourquoi ne pas embrasser une autre carrière, et la poursuivre avec honneur et profit ? Briller au barreau et arriver à la magistrature, comme c'est mon rêve. Pratiquer l'économie politique, cette belle science de gouverner les peuples et de les rendre heureux ; défendre un parti avec ardeur dans la presse et la tribune, et atteindre à un poste enviable ! Il faut être pratique. C'est par les partis que vous pouvez être appelé aux plus hautes charges de l'Etat.

Moi. — Veuillez m'écouter un instant, mon cher Hortensius. D'Aguesseau, qui vivait au commencement du dix-huitième siècle et qui fut un jurisconsulte estimé et un écrivain estimable, a laissé quelques belles pages sur la *Décadence du Barreau*. Il pensait que le barreau avait dégénéré de ses origines, et il rappelait en termes heureux les beaux temps de l'éloquence antique. Cependant, la France avait eu avant d'Aguesseau, et elle compta pendant la vie de cet homme célèbre, des jurisconsultes éminents comme les P'Hospital, les Pasquier, les Patru, les Montesquieu, les Hénault, les de Harlay, les Lamoignon (sans les nommer tous), qui cultivèrent les lettres et surent conserver les traditions de savoir et les manières polies des gens de robe. Familles de présidents à mortier et de chanceliers illustres qui se transmettaient, comme un patrimoine et un héritage précieux, l'honneur et l'éclat d'un beau nom. Que dirait d'Aguesseau s'il lui était donné de revenir parmi nous, et de juger notre barreau dont vous semblez si fier ? Un avocat sans lettre n'est rien moins qu'un avoué. Ce sont les lettres qui firent Démosthènes et Cicéron que d'Aguesseau proposait pour modèles. Il est pitoyable d'entendre des avocats ou des juges illettrés invoquer, dans leurs harangues en mauvais français, les grands noms de la magistrature.

Nos magistrats et notre barreau en général sont plus versés dans la procédure que dans les belles-lettres et la grande étude du droit. Un autre jurisconsulte, Montesquieu, disait : "Quant à mon métier de président, j'ai le cœur très-droit, je comprenais assez les questions en elles-mêmes ; mais quant à la procédure, je n'y entendais rien. Je me suis pourtant appliqué ; mais ce qui m'en dégoûtait le plus, c'est que je voyais à des bêtes le même talent qui me fuyait pour ainsi dire."

Vous me conseillez l'arène politique. Le même Montesquieu parle quelque part de la "décadence de l'admiration," et cette belle expression peut s'appliquer à notre éducation et à nos mœurs. Les hommes d'élite sont rares dans le monde poli-

tique ; le jeu des partis élève souvent des sots, et l'on devient malgré soi courtisan de quelques imbéciles. Croyez-moi, la gloire n'a jamais été dans la vanité satisfaite d'un bourgeois qui reçoit d'un air gourmé les hommages de la multitude, d'un parvenu gonflé d'orgueil, proconsul en Afrique ou sénateur à Rome. Il faut se garder d'être dupe des prestiges extérieurs.

HORTENSIOUS. — Ces personnages que vous raillez sont les grands et les puissants, ils disposent des honneurs et des richesses de l'Etat. Un grand nombre sont sans talent et sans illustration, mais il n'est pas nécessaire d'être illustre par des œuvres de génie pour gouverner les hommes. Vous pouvez, avec de l'or, élever des palais et remuer des mondes. La gloire n'est-elle pas dans les honneurs attachés aux charges de l'Etat ?

Moi. — En vérité, vous me confondez. Considérez les premiers ministres de l'Angleterre, ils sont tous lettrés, et l'Angleterre n'est pas un pays mal gouverné. J'admire son aristocratie, qui compte, plus qu'aucun patriciat au monde, tant d'hommes remarquables par la culture de l'esprit. Vous me parlez des honneurs et des richesses. Pour moi, la gloire n'est pas là.

HORTENSIOUS. — Mais où la prenez-vous donc ?

Moi. — Alexandre, portant dans sa casquette les œuvres d'Homère ou épargnant la maison de Pindare dans la destruction de la ville de Thèbes, c'est là de la gloire pour Homère et Pindare.

Mécène, qui fut le second après Auguste dans l'empire romain, invitant son ami Horace à dîner par un billet conçu à peu près en ces termes : "Mon cher Horace, je m'ennuie de vous, venez donc causer un instant avec moi, et me réciter des vers." C'est là de la gloire pour Horace.

Livie, la femme d'Auguste, pleurant à un passage de l'*Énéide*, et Auguste lui-même sauvant des flammes le manuscrit de l'*Énéide* que Virgile avait ordonné de brûler par son testament, c'est là de la gloire pour Virgile.

Un jour, Balzac voyageait en Russie avec quelques amis. Ils demandent l'hospitalité dans un château, et ils sont accueillis. Au nom de Balzac prononcé dans le cours de la conversation, la dame qui leur servait le café laisse tomber une tasse qui se brise en éclats. C'est là de la gloire, comme Balzac se plaisait à le répéter lui-même.

HORTENSIOUS. — Que dites-vous des écrivains célèbres morts dans la misère, de Milton, par exemple, vendant à son libraire le manuscrit du *Paradis perdu* pour une somme ridicule ? Sans chercher aussi loin, que dites-vous de notre historien Garneau, cet homme de bien illustre, qui ne put obtenir de place dans les bureaux du gouvernement, faute d'influence politique ? Épuisé par ses travaux, ayant dépensé sa vie dans une œuvre qui est un monument durable élevé à la gloire de son pays, il se retira du Conseil-de-Ville de Québec, où il occupait un emploi contraire aux aptitudes de son intelligence, avec une modique pension qu'on lui disputait sans cesse.

Moi. — Plaignons les ministres qui se refusèrent la gloire de protéger Garneau. Un gouvernement doit encourager les sciences, les lettres et les arts, s'il ne veut pas encourir le mépris des honnêtes gens et de la postérité. Cet abandon de notre meilleur historien est une honte ineffaçable qui rejaillit sur la nation entière. Une œuvre comme la sienne est inappréciable ; il n'était pas nécessaire de le nommer à un poste de juge-en-chef ou de conseiller de la Couronne, il était au-dessus de tels emplois de toute la hauteur de son esprit et de tout l'éclat de sa renommée ; une place dans une bibliothèque lui eût suffi. Garneau continue la triste histoire des hommes de lettres et des artistes malheureux. En lisant les vies douloureuses de ces grands hommes, faut-il croire au destin, ce dieu farouche et railleur des anciens ? Mais quand leurs œuvres s'emparent des

intelligences et les dominent, on leur élève des monuments, témoignages périsposables, en marbre ou en bronze, de leur gloire qui ne périt pas. Souvent, on ne sait où est leur tombeau, on ne se souvient plus du lieu de leur naissance ; ils n'ont pas eu de mausolées superbes et de pyramides, mais leur mémoire demeure dans le cœur des hommes qui pensent et reconnaissent la beauté des œuvres de l'esprit humain.

Le poète est l'homme des choses saintes, disait Platon. Il s'inquiète peu des disputes des hommes ; il monte à de grandes hauteurs, il rafraîchit et purifie son âme aux sources de l'idéal, dans l'éternelle vérité et l'éternelle beauté. Ayant écrit un poème, une ode, une strophe, il descend dans la plaine et les récite aux hommes qui en comprennent à peine le sens sublime. Plus il monte haut, plus il approche de la perfection dans l'art. La poésie vient de l'esprit des poètes comme les flots coulent de leur source, en beau fleuve majestueux et paisible, ou en torrent impétueux. Le cœur de l'homme est son thème toujours nouveau, et Dieu est pour elle la beauté souveraine toujours entrevue. Elle ne mourra jamais, n'ent-elle pour dernier asile qu'un nid de fauvette ou l'aire d'un aigle, et un poète pour la chanter. Et tout homme est poète en vertu de son âme vierge et divine.

Tout l'or et les diamants du monde, la terre elle-même et tous les mondes qui roulent dans l'espace d'après des lois physiques et immuables, et qui forment la matière de l'univers, ne valent pas à mes yeux l'*Illiade* d'Homère, l'*Énéide* de Virgile, ou une tragédie de Racine ou de Shakespeare. Quand Michel-Ange eut terminé son *Penseur*, n'eut-il pas refusé de le détruire pour tous les biens de la terre ?

HORTENSIOUS. — Un historien anglais, Macaulay, a écrit que "le grand mérite de la philosophie moderne est d'affranchir l'intelligence des stériles notions du beau et du bien, et de l'appliquer à se procurer un bon fauteuil et un bon vin chaud." A ce compte, il était loin de Sénèque et de vous.

Moi. — Macaulay était sans doute de l'école de Locke ou de Hobbes ; cependant, je ne crois pas que ce que vous citez de lui fût le fond de sa pensée. Son *Histoire d'Angleterre* restera longtemps pendant qu'on oubliera qu'il fut ministre. Ainsi Bulwer Lytton, Gladstone et Disraeli. On pourra de même oublier que Guizot et Thiers furent ministres de France, mais on se souviendra longtemps qu'ils furent de grands historiens.

Eh quoi ! vous niez la gloire des lettres ! Un écrivain aura composé un chef-d'œuvre, il aura écrit un poème profond ou l'histoire de sa patrie sur des tablettes d'airain ; son nom sera devenu un titre d'honneur à ses concitoyens ; il aura trouvé dans les traditions de son pays, dans son histoire et ses mœurs, dans un passé éclatant, la note sonore, le motif puissant qui fait vibrer les cœurs dans une harmonie universelle, et cet homme aura été inutile ! Je préfère un grand écrivain à cent ministres médiocres : ces derniers peuvent se trouver en tout temps et en tout lieu, mais il faut souvent un siècle aux générations des hommes pour produire un grand écrivain.

Le livre est le reflet d'un autre monde splendide, l'intuition et comme une seconde vue de l'infini ; c'est l'essence de l'esprit humain condensée en types indélébiles. On peut dire que tout livre est bon, en ce sens que tout livre fait lire et agit des idées, ou, comme disait Platon l'ancien, qu'il n'y a si mauvais livre où l'on ne puisse apprendre quelque chose.

HORTENSIOUS. — Vous approuvez donc Platon d'avoir exilé les poètes de sa République ?

Moi. — Sans doute, et ce rêveur de haut vol, ce poète, pour être logique, eut dû s'en bannir lui-même, comme Lycurgue en quittant Lacédémone, mais s'en bannir en portant une couronne sur la tête, ce qu'il méritait bien. Il me semble que les poètes n'ont rien à faire dans les choses politiques. En se rapprochant trop des hom-

mes et en s'étudiant à les gouverner, ils perdent leur idéal, leur *mens divinior*. Chateaubriand ne fut pas un ministre supérieur. Lamartine, qui fut un grand poète, un orateur et un historien, n'a pas laissé de réputation comme ministre. Victor Hugo profane son immense talent dans la recherche d'une popularité vulgaire.

HORTENSIOUS. — Je préfère un citoyen qui possède quatre mille livres, à un poète qui compose quatre mille vers.

Moi. — Je vous excuse, vous aimez le paradoxe, et vous n'aimez pas la littérature. Je conviens que nous avons quelques poètes et des littérateurs qui sont très-amoureux et qui se croient sublimes. Ils crient d'abord famine dans leurs préfaces et leurs articles : dès qu'ils sont placés quelque part, ils composent des milliers de vers horribles, ils répandent des torrents de prose lamentable ; diseurs de fadaïses et rabacheurs de sonnettes. Sont-ils moins excusables que les quarante de l'Académie française, qui ont la réputation de ne plus produire, sitôt qu'ils sont de l'Académie ? Je ne lis que les bons écrivains et jamais les poètes médiocres.

HORTENSIOUS. — Malgré que vous en ayez, il reste avéré que personne ne peut faire fortune dans la littérature au Canada.

Moi. — Il est vrai, et c'est une mauvaise note pour nous. Mais il y a une lutte entre l'esprit et la matière dans la société française de notre pays, et comme partout ailleurs, l'esprit finira par l'emporter ; nous serons alors plus civilisés : n'est-ce pas cette lutte qui fait l'histoire des peuples ? Enfin, je ne pèse pas un homme à son or, je le juge d'après son mérite personnel, ses talents et son illustration, mettant en première ligne les choses de l'esprit et du cœur.

EDOUARD HUOT.

NOS GRAVURES

Le "Durbar" impérial à Delhi

On a pu voir, dans un de nos derniers numéros, un dessin des fêtes de la proclamation de la reine comme impératrice des Indes à Delhi. Il s'agit, cette fois, de la cour plénière tenue par lord Lytton, vice-roi des Indes, le 1er janvier.

Le steamer "l'Amérique"

Nous avons publié, il y a quelques semaines, une gravure représentant le steamer *l'Amérique*, de la ligne transatlantique, échoué à Long-Branch depuis le mois de janvier. Nous donnons aujourd'hui un dessin qui représente les canots de sauvetage qui ont servi à transporter les passagers hors du navire avarié, et qui indique leur mode d'opération.

La commission électorale

Les travaux de cette commission se sont terminés le 1er mars à Washington. Ces quinze personnages ont tenu le sort de la nation entre leurs mains pendant quelque temps. On sait comment ils se sont acquittés de la mission qui leur était confiée. Notre gravure représente une scène qui s'est passée dans une des dernières séances de la commission présidentielle.

La reconstruction des Tuileries

Les travaux de reconstruction du palais des Tuileries, brûlé par les communistes en 1871, avancent rapidement. Ils seront terminés pour l'ouverture de l'Exposition Universelle l'année prochaine. Le plan ancien a subi quelques modifications, comme on peut le voir par ce dessin.

La station de Torbay

C'est une station télégraphique établie sur la côte de l'Atlantique par le gouvernement canadien. C'est un nom assez connu d'un bon nombre de nos lecteurs. Il semblerait, d'après cette gravure, que les solitaires qui sont condamnés à habiter ce poste isolé ne prennent pas trop mal leur sort, et que la vie pour eux n'est pas aussi triste qu'on pourrait le croire.